

Le malaise au bout de la plume : eau de rose et féminisme

Autor(en): **Chapuis-Bischof, S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le malaise au bout de la plume

Eau de rose et féminisme

Entre la littérature pour midinettes et la réflexion féministe, la frontière n'est pas aussi étanche qu'on pourrait l'imaginer.

Pierrette Sartin, sociologue, professeur, spécialiste des problèmes du travail, a écrit, à côté d'études sérieuses sur la condition des femmes et des travailleurs, à côté de ses mémoires (voir FS déc. 1983), une dizaine de romans, et cela dans un but bien défini : faire passer des idées féministes. Frappée en effet de l'extraordinaire succès des romans à l'eau de rose et du peu d'audience des discours féministes, Pierrette Sartin décida de se lancer dans ce genre littéraire... tout en faisant réfléchir.

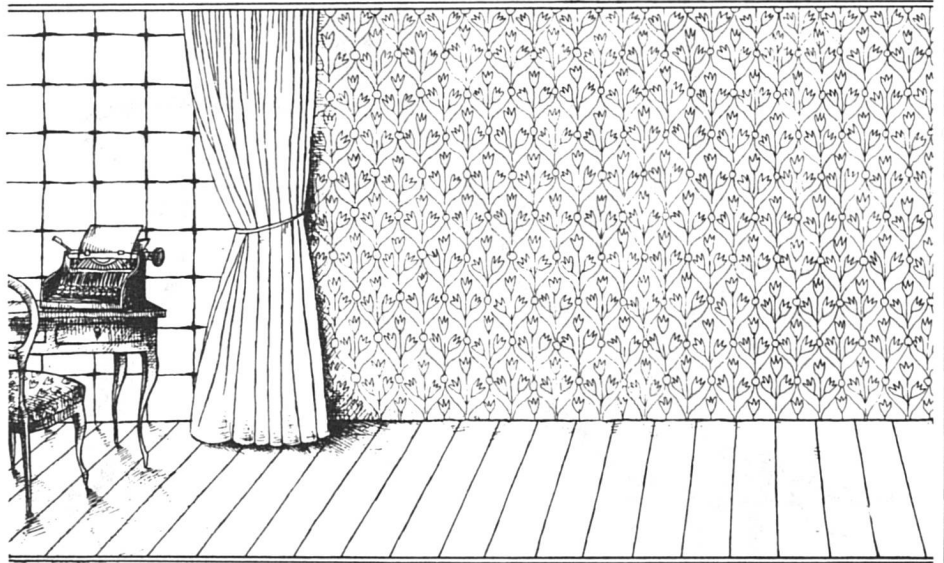
Ces livres qui ont paru entre 1966 et 1977 pour la plupart chez Casterman (Collection *la Palme d'or*) sont malheureusement épuisés et je n'en ai trouvé que 3 dans des bibliothèques ; mon analyse n'ira donc pas bien loin, ce que je regrette.

Première remarque : je les ai lus tous les trois très vite... par désir de connaître la fin de l'histoire ; j'ai donc été prise par le romanesque et les rebondissements de ces récits ! Premier but d'un roman rose atteint !

« *Le revers de la médaille* » est peut-être le roman dont le schéma ressemble le plus à celui d'un récit à l'eau de rose selon la tradition : comment une bergère finit par être aimée d'un prince. En l'occurrence, il s'agit d'une petite secrétaire gavée de romans (roses !) qui épouse son patron ; excellent crescendo de péripéties de toutes sortes jusqu'au mariage ! Mais là, on n'en est qu'à la moitié du livre, tout le reste racontant la difficile adaptation de la secrétaire (de milieu très modeste) à la famille du patron. Bonne leçon pour les midinettes qui rêvent du prince charmant !

« *Comme je te veux* » met en scène un jeune homme pauvre, mais intelligent et ambitieux qui épouse une fille à papa. Croyant qu'il ne l'a épousée que pour son argent, elle se refuse à lui... tant et si bien que le jeune homme décide de renoncer à tous les avantages pécuniaires et politiques que lui valait sa situation de gendre d'un homme en vue et de repartir à zéro en allant travailler dans le tiers monde. Jolie histoire morale, pourquoi pas !

« *Une étrangère sans bagages* » est l'histoire d'une femme seule, brillante avocate, divorcée, qui élève ses deux enfants. Ulcérée de voir que ses enfants à qui elle a tout sacrifié lui témoignent si peu de reconnaissance, elle décide de disparaître : sa fille récemment mariée est trop prise par ses études de médecine pour venir la voir ; son



Michaela Barasky

Dessin de Michaela Barasky, Agenda de la Femme 1981.

fil, étudiant, a tendance à la considérer comme une esclave juste bonne à laver son linge. Elle disparaît donc et va refaire sa vie dans un village du Midi où elle se consacre à la peinture, violon d'Ingres qu'elle n'avait jamais eu le temps de cultiver.

Point commun de ces trois romans : ils finissent bien comme il se doit. La secrétaire, après des moments très dramatiques, réussit à convaincre son mari de son réel

amour et désir de bien-faire. La fille à papa ira, devine-t-on, rejoindre son mari dans le tiers monde et le mariage sera enfin consommé ; l'avocate retrouvera son fils lors d'une exposition de ses tableaux à Avignon, tendresse, bonheur retrouvé, etc !

Dommage donc que ces livres ne soient pas réédités et n'aillent pas faire battre quelques cœurs dans les chaumières !

S. Chapuis-Bischof

« Comment osez-vous ? »

Comment une féministe peut-elle envisager de collaborer à pareille entreprise ? Question maintes fois posée à celles qui, de près ou de loin, ont à faire avec la littérature sentimentale. Qu'on l'achète, qu'on la consomme, qu'on l'écrive ou la traduise, personne ne vous fera grâce de son accusation : « Comment osez-vous ? » Or cette question me prend à rebrousse-poil, car elle méconnaît, et le statut des femmes, et celui des écrivaines.

En effet, celles qui écrivent, traduisent, ou font commerce du roman d'amour, le font pour la raison qui pousse tous les jours bien des gens vers un travail aliénant : le besoin d'argent. Sauf à faire un best-seller, les écrivaines n'ont pas beaucoup d'argent : un livre qui rapporte même cinq mille francs dans une année est rare, les droits d'auteurs payés un an minimum après la sortie du livre. Il faut donc trouver un autre travail, souvent l'enseignement. Mais le mi-temps se pratiquant peu, on se trouve vite à court de temps car trop prise par le métier. Sans emploi, tout notre temps est employé à chercher un travail jusqu'au jour où la copine d'une copine connaît un-e éditeur-e qui cherche des « nègres » (négresses). La plupart des maisons demandent des variations sur un canevas qu'elles fournissent, paient moitié à la signature du

contrat, moitié à la livraison, et on peut écrire un tel ouvrage en trois mois ; d'autres demandent une traduction-adaptation, il faut une quinzaine de jours pour 320 pages ; là encore, le boulot n'est pas mal payé car il prend peu de temps.

Le mythe de l'artiste pauvre

Ceci amène une seconde considération : pourquoi les femmes sont-elles les seules personnes qui écrivent dont on exige qu'elles vivent le mythe de l'artiste pauvre et intègre qui vivotera pendant la dizaine d'années nécessaires à l'établissement d'une réputation ? Peu de personnes reprochent à Apollinaire et consorts d'avoir fait de la pornographie, débouché naturel pour les écrivains. Voudrait-on que les féministes s'attèlent à pareilles tâches, il ne me resterait plus qu'à inverser le titre de mon propre ouvrage.

Ce n'est pas un crime non plus pour les écrivains que de faire le roman à scandale, le roman policier qui leur assurera voyages et train de vie agréables. On peut faire un roman à clef sur les femmes (Sollers), se faire enlever (Hallier), écrire des policiers vulgaires et misogynes (San Antonio), débiles et répétitifs (S.A.S.), mais si le tirage